





TISS

FLAIR

*Tome 2*

Vérités Secrètes

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-227-4974-9

© TISS

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

## TABLE DES MATIERES

Chapitre 1 : 12 / Entre amis ...	p7
Chapitre 2 : 11 / A deux doigts de réussir ...	p41
Chapitre 3 : 10 / Les murs de la mort ...	p65
Chapitre 4 : 09 / Le passé ... au présent ...	p90
Chapitre 5 : 08 / Voyant rouge ...	p141
Chapitre 6 : 07 / Par solidarité ...	p173
Chapitre 7 : 06 / Rituel pour une trahison ...	p191
Chapitre 8 : 05 / Visa pour les Etats-Unis (1-2) ...	p218
Chapitre 9 : 04 / Parisian drama in New York (2-2) ...	p260
Chapitre 10 : 03 / Au bord des limites ...	p299
Chapitre 11 : 02 / Pressentiment ...	p332
Chapitre 12 : 01 / A cran ...	p371
Chapitre 13 : 00 / Raison d'état ...	p403
Chapitre 14 : -01 / Un pion dans l'échiquier ...	p437
Chapitre 15 : Epilogue ...	p483



## *12 / Entre amis*

Fabien et Romain étaient partis en week-end dans un coin tranquille pour pouvoir pêcher et se retrouver entre hommes et être peinards. Ils étaient sous les premières chaleurs étouffantes du mois de juin. Ils arrêterent leur camping-car qu'ils avaient loué pour l'occasion au bord d'un étang à Fontaines-sur-Saône au nord de la ville de Lyon à une quarantaine de kilomètres. Tout commençait bien, l'air était paisible, pas l'ombre d'une voiture, pas l'ombre d'un scooter, de quoi se relaxer pendant quelques temps. Romain s'aperçut qu'ils avaient oublié de prendre le sac de provision et s'engueula avec Fabien, ils se rejetaient mutuellement la faute de cet oubli.

– Eh, oh, du calme ! Il n'y a pas mort d'hommes. Du moins, pas pour l'instant. Si on pêche un poisson, on le bouffe ... plaisanta Fabien.

– Je n'y crois pas ! Ah ! Ça devait être un bon week-end ! Je rêve, non mais je rêve !

– Je te propose un truc. On tire à la courte-paille, celui qui va chercher du bois dans la forêt et l'autre restera ici à pêcher. Ça te va ? Eh, relax ! Y a pas nos femmes, tu ne vas quand même pas les remplacer !?! rigola Fabien en se moquant de son ami.

– C'est toujours la même chose avec toi, s'énerva Romain. Ça devait être un week-end détente, tu parles ! Tu n'avais qu'à penser à ça !

– On a les bières, relativisa Fabien.

– Putain mais je m'en fous des bières ! Je te parle de la nourriture ! Tu devais t'occupais de prendre le sac de provisions. Ce n'était pas compliqué, merde ! Putain, je plains ta femme ! T'es pire qu'un gosse !

\_ Oh, ça va, détends-toi. Il fait beau, profite-en.

Romain essaya de se calmer après tout il n'y avait pas mort d'homme, Fabien avait raison, il fallait en profiter et puis, ça mettait un peu de piquant. Il joua au jeu ridicule de la courte paille pour déterminer tout de suite les tâches. Même si c'était d'abord détente, ils avaient encore quelques heures devant eux avant de s'affoler pour le repas. Le jeu en avait décidé ainsi, il devait aller chercher du bois pendant que Fabien s'occupait de ramener quelque chose à manger.

Ils étaient tranquillement installés dans leurs fauteuils de pêcheur attendant qu'un poisson morde, une bouteille de bière décapsulée à la main. Ils ne pensaient pas à leur boulot, ils n'avaient pas leurs enfants dans les pattes, ni leurs femmes.

\_ On n'est pas bien là ?

\_ C'est le paradis, constata Romain. Ça fait longtemps que je n'ai pas entendu ce bruit, les oiseaux qui chantent ... Ce n'est que du bonheur.

Après plusieurs dizaines de minutes, tellement décontracté, Fabien se confia. Romain, sa femme, la DPJ, c'était sa seule famille ; étant enfant de la DDASS. Il avoua qu'il regrettait de ne pas avoir donné de nouvelles à sa famille d'accueil.

\_ Ils ne savent même pas que je suis marié. D'un côté, ils n'ont jamais donné de nouvelles, eux non plus. Ils n'ont pas cherché à en avoir.

\_ Ce n'est pas trop tard pour leur dire. Ils seront sûrement contents de voir ce que tu as bâti.

Puis Romain partit chercher quelques brindilles pour faire du feu et pour pouvoir cuire le poisson si toutefois, il en pêchait un parce qu'il était sceptique.



Surpris, Fabien remonta sa ligne, il avait manifestement une prise et vu le poids, c'était un gros poisson. Il décida de filmer ça pour avoir une preuve et pouvoir montrer ses exploits plus tard, c'était un énorme poisson (vingt cinq centimètres de long, cinq de large, à peu près huit cents grammes). Il était fier de sa prise, il trouvait dommage que Romain n'était pas là à ce moment, ça l'aurait couillonné.

Une détonation foudroya l'atmosphère joyeuse du week-end entre amis. Fabien avait lâché la caméra et le poisson bougeait encore, surpris de cette détonation. Le poisson retourna dans l'eau sans demander son reste. Fabien aurait tant aimé que ce soit des chasseurs fougueux mais il avait senti la présence d'hommes derrière lui, il ne rigolait plus.

Il se retourna et fixa les deux hommes encagoulés ; il était vraisemblablement dans la mouise. En plus de ça, ils étaient venus camper en touriste, ils n'avaient pas d'arme et il n'y avait personne autour pour venir à leur aide. Après tout, ils étaient partis pour un week-end entre amis, ils ne pensaient pas avoir besoin ni d'une arme, ni de d'aide. Les deux types s'avancèrent prudemment jusqu'à ce que l'un d'entre eux soit assez près pour pouvoir le rouer de coups.

Romain arriva sur un petit sentier tenant quelques brindilles séchées sifflotant gaiement. Fabien l'avait vu et lui cria de s'enfuir. Romain fut surpris de le voir en compagnie de deux hommes encagoulés.

L'homme qui tenait en joue Fabien tira en direction de Romain mais celui-ci avait déjà pris la fuite, et lâché les brindilles pour pouvoir courir plus vite. Alors que le type se mettait à sa poursuite dans les bois, l'autre en profita pour assommer Fabien et le mettre dans le coffre d'un 4x4 noir. Romain courrait dans les sentiers, ne regardant que le chemin et les arbres pour ne pas s'en payer un, dévalant les mètres, profitant d'une légère pente en sa faveur. Il regardait

régulièrement derrière lui, pour voir où était son poursuivant, jusqu'à se retrouver face au vide. S'arrêtant juste à temps, il observa le fond du gouffre. De l'eau, de l'eau bizarre bleu-vert, avec quelques nénuphars.

L'homme qui l'avait poursuivi arriva, sourire aux coins des lèvres, braqua son arme dans sa direction et ne réfléchit pas, tirant dans la seconde qui suivait. Il toucha Romain qui tomba dans l'eau en poussant un cri de douleur. Le type s'approcha et tira dans l'eau pendant plusieurs dizaines de secondes pour s'assurer que Romain ne remonterait pas vivant. Pensant que le travail était exécuté, l'homme laissa tomber et rebroussa le chemin jusqu'au 4x4.

Romain sortit de l'eau tant bien que mal, se hissa sur l'herbe. Il l'avait échappé belle. Il était trempé, il avait mal à l'épaule puis il se ressaisit et s'inquiéta pour son ami Fabien qui, lui, était dans de mauvaise posture. Il revint vers le camping-car emportant la caméra, il regarda son portable mais il n'y avait pas de réseau. Il maudissait ces foutus portables qui, quand on a besoin d'eux, il n'y avait comme par hasard aucun réseau. Il partit avec le camping-car en direction du commissariat tout en faisant pression sur sa blessure.

Il se gara à dix mètres du commissariat, il était fatigué et la douleur de son épaule était omniprésente et intense. Il alerta ses collègues, Maëva appela directement le SAMU, puis ils visionnèrent la vidéo filmée par Fabien avant d'être emmené.

— C'est dommage qu'on ne voie pas le haut, j'aurais aimé voir leurs gueules à ces enfoirés, dit Laëtitia nerveusement.

Laëtitia regardait la vidéo pour essayer de remarquer un petit détail pour confondre ces enfoirés. Elle entendait son mari prendre des coups avant d'être emmené dans un Mitsubishi noir dépourvu de plaque d'immatriculation à

l'avant. Romain était déjà parti à l'hôpital, Laëtitia négocia avec le commissaire principal Varraut :

– Je suis obligée de vous le demander mais il faut que vous m'autorisiez à fouiller le passé de Fabien, fit Laëtitia relativement distante.

– Ça peut être des types que vous avez arrêté tous les deux, supposa-t-il.

– Possible mais ça m'étonnerait fortement. Mon mari ne détient pas d'informations intéressantes, je ne le dénigre pas, mais en tant que chef de l'unité, ce serait plutôt une bassesse pour pouvoir m'atteindre. Et imaginer un tel scénario, faire en sorte qu'il soit tout seul pour pouvoir le choper, je ne pense pas que ce soit pour faire pression sur moi. Je peux me tromper, je n'ai pas la science infuse. Je pense que si ... il s'est fait enlever, c'est par des types qu'il a arrêté, lui.

– Ça ne m'enchanté pas trop, fit Varraut. Je n'aime guère que l'on enquête sur un collègue et en plus de ça, il est dans votre équipe et c'est votre mari. Mais comme vous êtes un des meilleurs éléments, je vous fais confiance. Mais attention, vous, et vous seulement, avez le droit de regarder. Me suis-je bien fait comprendre, Keller ?

– Cinq sur cinq, monsieur, affirma-t-elle.

– Je ne plaisante pas, Keller ...

– Moi non plus, je suis sérieuse.

Elle monta au deuxième étage du commissariat et montra l'autorisation que lui avait donnée Varraut, là où on faisait les écoutes et les recherches plus poussées sur des personnes. Elle s'installa à un bureau vide où un écran d'ordinateur était allumé. Elle fit ce qu'on lui disait de faire : nom et prénom du policier en question ; matricule du policier en cause, matricule du policier qui faisait l'opération ; numéro de l'autorisation et un code d'authentification. Dès qu'elle eut

fini de remplir toutes ces cases, elle inspira puis posa son index droit sur la touche Entrée du clavier. Un « Veuillez patienter » s'afficha sur l'écran. Elle enquêtait sur son mari, elle se sentait mal, elle l'avait laissé partir en week-end sans lui donner des moyens de protection tels qu'une bombe lacrymogène, un P.I.E.<sup>1</sup> de poche. Elle regrettait de ne pas l'avoir retenu ...

Fabien Keller se réveilla à cause d'un sceau d'eau versé sur la tête, il était attaché et avait un redoutable mal de tête.

– Alors, Fabien, on profite du bon temps, commença son bourreau. Tu sais, tu nous as manqué ... Quand on t'a lâché, t'étais célibataire et capitaine. Et maintenant, tu es commandant, marié avec deux enfants. Bon, c'est vrai qu'il y a un bail qu'on ne s'est pas vu, presque dix ans. J'avoue que j'ai passé plus de la moitié en prison mais ça, ce n'est qu'un détail. Ta femme va bien ?

– Oui, répondit Fabien en ne sachant toujours pas à qui il avait à faire.

– Du moins, pour l'instant. J'espère que tu tiens à elle comme à tes deux enfants, poursuivit-il dans un ton relativement calme.

– Si vous touchez un seul cheveu de ma famille, je vous jure que ...

– Que quoi ? coupa son interlocuteur amusé. Tu vas me tuer, rit-il. Pour cela, il faudrait que tu puisses y parvenir or en ce moment, tu n'es pas en mesure de le faire. Alors, écoute-moi bien avant de jouer au héros parce que je ne le répéterai pas deux fois. Nous voulons seulement que tu finisses le travail puisque depuis quelques jours, tes collègues

---

<sup>1</sup> P.I.E. : Pistolet à Impulsion Electrique

poulets sont en alerte et ça devient chaud pour nous. Seul un policier convaincant comme tu es pourrait nous aider. Il suffit seulement que tu butes le docteur Shaffard, tu peux l'approcher en te servant de ton insigne. C'est cool d'être dans la police, ça donne des passe-droits.

– Pourquoi tu veux la tuer ? demanda Fabien.

– Parce qu'elle a vu mon visage. Normal puisque c'est elle qui l'a refait.

– Qui te dit que je vais faire ça ? grommela Fabien.

– Je crois que tu n'as pas bien compris ce que je viens de dire ... dit-il en lui murmurant à l'oreille. Il suffit que je donne l'ordre à mes fidèles pour que ta femme ou tes enfants soient exécutés. Tu comprends lorsque je parle comme ça ?!

– Je n'ai pas le choix ...

– Si, on a toujours le choix. Tu as la possibilité de m'aider ou de faire tuer ta famille. Tu vois que tu as le choix et en plus, il n'est pas si compliqué que ça quand on y réfléchit bien. En souvenir du bon vieux temps ...

Laëtitia Keller regarda alors le dossier « police » de son mari, il y avait tout : son évaluation psychiatrique d'entrée à la formation de Gardien de la Paix, les résultats aux concours, les médailles. Puis toutes les enquêtes qu'il avait pu faire ... toutes répertoriées au Ministère de la Conservations de biens et des archives. Il était vrai que le monde avait changé depuis qu'elle était née. L'ordinateur avait été inventé et depuis, on ne vivait qu'avec eux, il n'y avait plus d'archives papiers, du moins très peu. Aujourd'hui, les archives étaient stockées dans des disques durs.

Laëtitia imaginait le jour où il y aurait une grosse panne électronique, ça immobiliserait toutes les entreprises qui devraient à moyen terme licencier des salariés. La situation

précaire issue de ces licenciements ferait naître une forme de délinquance plus ou moins violente, plongeant le pays dans une atmosphère chaotique. Ce serait la loi du plus fort, toutes les personnes, même celles qui font régner l'ordre et la sécurité, seraient livrées une sorte de jungle peuplée de bêtes seraient avides de vengeance envers la société. Enfin, ce serait la fin du monde et on écrirait que la civilisation avait été tuée par les innovations technologiques. Elle ne pensa pas qu'un jour, ils vivraient ça mais tout pouvait arriver, y compris ce scénario chaotique. Elle n'avait pas l'habitude de réfléchir sur un avenir proche ou lointain mais elle s'était toujours posée cette question ... Cela aurait été un sujet parfait pour un roman, mais elle ne se sentait pas l'âme d'une auteure de science-fiction, elle était beaucoup trop pragmatique et cartésienne.

Elle avait honte, elle parlait d'écrire un roman alors que son mari venait de se faire enlever, quelle femme indigne !

Ce qui était intéressant dans ses recherches sur son mari, c'était qu'il avait, avec son équipe, mis sous les verrous le célèbre terroriste Farid El Maleck qui avait fait plusieurs victimes dans les rues parisiennes en 2019. Ce nom l'interpella mais elle n'aurait pas su dire pourquoi ni comment, elle pressentait que ce type était dans le coup. Il avait été condamné à perpétuité mais neuf ans plus tard, le voilà sorti de prison. Son avocat, sûrement véreux, avait « prouvé » que ce n'était pas Farid, le terroriste, jouant sur plusieurs cordes : vice de procédure, usurpation d'identité, citoyen honnête et témoignages étranges qui le disculpaient. Bref, il avait réussi son coup : en 2028, il était libre. La dernière fois que la police l'avait pisté, c'était à Lyon, il y avait de cela une dizaine de jours. Elle se focalisa sur ce type en faisant quelques recherches, elle ne le sentait pas. Farid avait créé une organisation « Zala ». Elle rechercha cette

organisation sur le Net, c'était une organisation se fondant sur la Foi, la croyance d'un monde meilleur. Leurs manifestations, leurs actions n'étaient qu'un moyen pour aller dans un monde meilleur et complètement utopique mais vraisemblablement pas le bon. Théorie intéressante mais irréaliste.

Elle eut le malheur de regarder le reste du passé de son mari, elle découvrit qu'il avait reçu des félicitations suite à l'opération ratée en 2017 et vit qu'il avait été auditionné suite à ce drame par l'IGS<sup>2</sup> ; elle éteignit le programme de recherche pour éviter de se plonger dans des hypothèses absurdes, totalement dénuées de sens. Elle voulait éviter une énième torture psychologique au sujet de ce drame qui la tourmentait depuis plusieurs années sans pouvoir répondre à toutes ses questions.

Pendant ce temps-là, le bras en écharpe, Romain était allé voir ses collègues pour savoir si l'enquête avait avancé, si on savait qui étaient ces enfoirés. Mais les deux lieutenants l'informèrent que la situation était au point mort, statut quo. Puis, la discussion bascula sur Laëtitia, ils savaient qu'elle n'allait pas bien même si elle faisait comme si c'était une enquête normale. Laëtitia détestait laisser transparaître une émotion de faiblesse au cours d'une enquête, d'autant plus lorsqu'il s'agissait de son mari. Elle n'avait pas le droit de faire un faux pas. Ils n'étaient pas dupes, ils voyaient que ça n'allait pas bien mais ils n'avaient pas assez de poids pour être les confidents de la patronne. Varrault pouvait le faire, il l'avait sûrement fait mais Romain pouvait en remettre une couche, du moins essayer qu'elle vide son sac. Parce qu'à chaque fois,

---

<sup>2</sup> IGS : Inspection Générale des Services

c'était le contraire, elle avait de bonnes épaules et oreilles pour écouter les collègues. Mais qui pouvait l'écouter à son tour ?

Laëtitia fut surprise, en descendant, de voir Romain au pied de l'escalier. Elle lui demanda :

– Comment tu vas ?

– Mieux, avec les cachetons, ça fait moins mal. Je peux vous aider ! Je n'aime pas rester sans rien faire surtout quand on peut avoir besoin de moi.

– C'est noté. Viens dans mon bureau, j'ai plusieurs choses à te dire et à te faire signer si tu es toujours opé' pour nous aider sur cette affaire.

Romain emboîta le pas à Laëtitia, puis regarda ses collègues en leur faisant un signe de tête. Ils croisèrent Varraut dans le couloir, celui-ci lui demanda comment il allait, plaisanta sur sa blessure de guerre. Ils entrèrent dans le bureau de Keller, toujours sobre au niveau de la décoration, à croire qu'elle n'y est presque jamais. Romain se dit qu'elle n'avait jamais changé la décoration de son bureau depuis qu'elle y était. Ça devait faire pratiquement dix ans qu'il y avait les mêmes affiches, la même disposition.

– Tu sais, dit-elle pendant qu'il signait les différents feuillets, tu n'as pas à te sentir coupable. Heureusement que tu as pu prendre la fuite parce que sinon, on aurait commencé à s'inquiéter bien plus tard ... Tu ne dois pas te sentir responsable de ce qu'il vous est arrivé ...

– Oui, je le sais. Mais rien n'empêche de se dire qu'on aurait dû prévoir. Tu sais de quoi je parle ... Et puis, c'est bien beau de reconforter les collègues, de faire comme si c'était une banale enquête. C'est ton mari qui a été enlevé ! Tu as le droit de flancher. Ce n'est pas parce que tu es notre supérieure que tu n'as pas le droit d'être affectée émotionnellement ...



– Oui, je le sais. Mais la première fois que j'ai été « affectée émotionnellement » comme tu dis, l'opération a foiré, j'ai été hospitalisée et ... tu connais la suite. Je me suis jurée que c'était la dernière fois. Alors, oui, je peux paraître froide, dénuée d'émotions, mais je ne veux pas retourner là où j'étais. J'espère que tu me comprends.

– Je comprends mais les collègues s'inquiètent ...

– J'en prends note. Je change complètement de sujet mais il me semble que tu as un ami à la surveillance des prisonniers ?

– Oui, toujours. Pourquoi ?

– Active-le pour te renseigner sur Farid El Maleck, créateur de l'organisation Zala, je veux savoir où il crèche et s'il ne veut pas te le dire, tu lui causes du pays. Sinon tu lui balances le code rouge, il sait de quoi il en retourne.

– Et de quoi ça en retourne ?

– Action terroriste. Il y a de fortes chances que ce soit lui qui ait kidnappé Fabien. Rien n'est encore sûr, c'est pour ça que je voudrais savoir qui s'occupe de son dossier, si toutefois, ils s'en occupent.

– O.K., je vais te faire ça. Mais qui est ce Farid par rapport à Fabien ?

– Fabien l'a mis sous les verrous, il y a quelques années de ça, et on l'a pisté à Lyon, il y a cinq jours. Je ne crois guère aux coïncidences.

Ils descendirent pour rejoindre les deux lieutenants, Savelli et Dulantzi. Laëtitia leur fit un petit briefing :

– Je veux savoir où il loge et pourquoi il est à Lyon. Si vous remarquez quelque chose de suspect, appelez du renfort. N'intervenez pas si vous jugez que la situation pourrait se retourner contre vous. Vous m'avez bien comprise ?

– Cinq sur cinq, fit Guillaume en prenant les expressions de la patronne.

– Je ne rigole pas ! C'est un homme dangereux qui a tué un bon nombre de personnes alors méfiez-vous en comme de la peste.

– C'est compris, modifia-t-il ses propos.

Ça ne servait à rien de contrarier Keller, surtout dans son état. Ils demandèrent à Romain s'il avait pu lui glisser quelques mots à ce sujet.

– Oui, je lui en ai parlé. Mais sans que je sache comment, elle a réussi à retourner la situation. Elle est forte, très forte. Enfin, je lui ai parlé, elle m'a prétexté une excuse mais bon.

– C'est-à-dire ? demanda Maëva curieuse.

– Elle a peur. La dernière fois que ses émotions ont pris le dessus, elle est allée en HP<sup>3</sup> et tout le monde connaît le résultat de cette opération. Elle ne veut pas récidiver, ce qui est compréhensible. Cependant, je l'ai sentie fragile. Il faut quand même la surveiller, je n'ai pas envie qu'elle flanche.

Laëtitia remonta dans son bureau et regarda par la fenêtre, il y avait encore un beau soleil malgré le store baissé. Elle ne put résister à la montée en flèche des larmes, elle tremblait légèrement. Elle souffla un bon coup avant d'essuyer ses larmes. Pourquoi El Maleck voulait Fabien ? Pourquoi maintenant ? S'il avait voulu le tuer, il l'aurait fait bien plus tôt. Quel intérêt avait-il de le garder vivant ? Pourquoi attendre toutes ces années ? Que voulait-il réellement ? Une rançon ? Impossible, ce n'était pas ce genre de mec. Le torturer ? Possible mais Farid raisonnait pour cette organisation et non personnellement. Un intérêt ? Sûrement mais lequel ? Quel intérêt pouvait-il avoir à kidnapper Fabien ? Une monnaie d'échange ? Peut-être mais contre qui ? Un moyen de pression ? Probable mais Fabien n'était pas

---

<sup>3</sup> HP : Hôpital psychiatrique

vraiment un homme important, à part pour elle et ses proches, pas pour le gouvernement et la société. Ce n'était pas un ministre, un Président, c'était seulement un flic mais un bon flic, un flic de base qui se démenait pour mettre en cellule les délinquants et les criminels. C'était peut-être une action de cette organisation ? Fort possible mais dans quel but ?

Elle se maudissait, elle réfléchissait comme si c'était une banale affaire alors que son mari était sûrement entre les mains de ce ... d'El Maleck. Elle activait ces neurones policiers au lieu de s'activer tout court. Elle était là dans le bureau à regarder le paysage, immobile, attentiste, conjecturant de folles théories.

Romain discutait avec son ami Yohan Morault, capitaine à la Brigade de Surveillance des Prisonniers Ultra-Dangereux :

– Oh, dis donc, mon petit Fournier, ça fait longtemps, remarqua Morault tout content de voir son ami débarquer dans son bureau.

– Ouais, ça fait un bail. J'aurai aimé m'épancher avec toi, parler du bon vieux temps, mais je viens pour le boulot.

– Ah, par intérêt. Je me disais aussi, plaisanta-t-il. Mais qu'est-ce qui t'es arrivé ? C'est une BS<sup>4</sup> ou c'est ta femme ?

– Disons qu'un collègue s'est fait kidnapper sous mes yeux ... J'ai pu m'enfuir mais pas lui et ... il se pourrait que ces kidnappeurs fassent partie de l'organisation Zala et que ... vraisemblablement El Maleck ait été vu récemment à Lyon.

– C'est vrai, confirma Yohan. Mais le seul souci, c'est que le type qui s'occupe de sa surveillance s'est pendu y' a deux jours. C'est un peu tendu dans nos services, ce suicide est un peu inexpliqué, il n'y avait pas de signes particuliers. C'est bizarre. Coïncidence ou pas, je n'en sais rien. Tout ce

---

<sup>4</sup> BS : blessure en service.

que je peux te dire de concret, mais ça ne va guère t'avancer, c'est que tous les contacts de mon défunt collègue ont disparu.

– Et combien avait-il de contacts ? demanda Romain inquiet.

– Quatre. La Crim' est sur l'affaire du suicide, tu comprends bien qu'on ne se suicide pas comme ça, il y a quand même des prémices et on n'a rien vu venir.

– Par hasard, tu ne connaîtrais pas les noms des contacts ?

– Non, désolé, peut-être que la Crim' peut t'aider sur ce coup-là. Je n'en sais rien ...

– Qui est en charge de l'affaire ? demanda Romain intéressé.

– Le capitaine Barthélémy, Yannick Barthélémy. Il est sympa, il te renseignera, lui. Et sinon, comment ça se passe avec cette redoutable commissaire Keller ? Elle est cool ? On s'était quitté, tu allais faire équipe avec elle. Ça doit dater, hein ? Et t'étais pas trop motivé parce que t'avais un bon collègue qui t'a lâché, fit Yohan.

– Oui, c'est vrai, ça date, dis donc. Au début, je ne savais pas sur quels pieds danser mais avec le temps, j'ai trouvé mon rythme. Non, franchement, elle est sympa. Ben, c'est son mari qui s'est fait enlever.

– Oh ! Et elle encaisse comment ?

– Pour le moment bien mais j'ai peur que s'il lui arrive du mal, elle replongera dans les méandres.

– Oui, ben, ça, compte pas sur la hiérarchie de la police pour te remonter le moral, ce n'est même pas la peine, fit Yohan.

– Bon je ne vais pas trop tarder ici, ça m'a fait plaisir de te revoir.

– Moi aussi.

Romain sortit du bureau, il ne voulait guère la place de son ex-coéquipier Yohan. Il n'avait pas d'enquête, ce n'était que de la surveillance. Il fallait bien qu'il y en ait mais Romain n'aurait pas pu faire ce genre de travail, rester devant son bureau, recevoir des anciens taulards, surveiller où ils vont. C'était déprimant de devoir surveiller des personnes potentiellement dangereuses pour la société. Ils n'avaient qu'à les laisser en taule et puis voilà. Et puis, les locaux ... dans un état ... Romain détestait avoir le cul sur la chaise et les seules fois qu'il aurait dû se lever cela aurait été pour aller se soulager aux toilettes. Il aurait démissionné avant même d'avoir reçu sa première paye. Il en était certain.

Les lieutenants Savelli et Dulantzi avaient fait l'enquête de voisinage sur le dernier lieu où avait été localisé El Maleck. Malheureusement pour eux, personne n'avait vu ou entendu quelque chose. Ils avaient l'impression d'avoir perdu du temps en interrogeant les passants, deux heures sans aucun résultat positif, déprimant. Entre deux témoins refusant de parler, Maëva parla de Laëtitia :

– Tu crois qu'elle va flancher ?

– Je ne sais pas, je n'espère pas ... Mais je ne suis pas dans sa tête ...

– Tu crois qu'elle a raison de suivre cette piste ?

– J'espère parce que sinon on perd du temps et lors d'un enlèvement, on a déjà du retard alors si en plus, on va dans la mauvaise direction ... Elle ne va jamais s'en remettre.

– Ouais, je n'aime pas ça, conclut Maëva.

Ils retournèrent au commissariat et lui dirent qu'ils avaient fait chou blanc alors que Romain arrivait avec un léger sourire, il avait manifestement des infos :

– Il ne faut pas vous emballer, j'ai pêché quelques infos mais la plupart sont mauvaises. Celui qui pistait El

Maleck a été retrouvé deux jours plus tôt suicider chez lui. La Crim' est chargée de l'enquête.

– T'as les noms des personnes qui sont dessus à la Crim' ? demanda Keller.

– Ouais, capitaine Yannick Barthélémy.

– Bon, OK. Je vais aller les voir. Vous, vous vous renseignez sur cette organisation. Je veux tout savoir sur elle ! Le mode de recrutement, le nombre, les moyens, je veux tout savoir.

– On s'y met. Laëtitia, dit sérieusement Romain, on va le retrouver ...

– Ouais, j'espère seulement qu'il sera vivant, répondit-elle mélancoliquement.

Laëtitia partit de leurs bureaux sans se retourner, laissant Romain et les deux lieutenants sans voix. Elle se rendit dans les locaux de la Brigade Criminelle. Elle rencontra directement le chef de l'unité, le commissaire Brossart, elle ne le connaissait pas mais lui, manifestement la connaissait très bien. Keller avait marqué au fer rouge son empreinte à la Brigade Criminelle, peu de personnes étaient allées au 36. Elle était presque une légende, on en parle beaucoup mais on ne la voit pas forcément. Elle rencontra ensuite les capitaines Barthélémy et Réverdy. Ce dernier semblait énervé par sa pêche aux infos :

– Donc, le capitaine Barthélémy et ses hommes s'occupent du suicide du collègue, établir si c'est un suicide ou non et de son côté, le capitaine Réverdy et ses hommes tentent de retrouver les quatre contacts et les prisonniers à surveiller. Je veux que nous ayons une étroite collaboration entre le commissaire Keller et nos services, fit le commissaire Brossart.

Ils commencèrent par Barthélémy, celui-ci lui avait dit distinctement que le médecin légiste avait conclu que c'était

un homicide maquillé en suicide. On l'avait pendu, la victime avait deux grammes huit d'alcool dans le sang, il n'avait pas pu se pendre tout seul. Puis vint au tour de Réverdy de faire son petit topo sur sa partie, Laëtitia l'aiguilla directement sur El Maleck.

– Sa trace a été perdue, il y a cinq jours et pas moyen de mettre la main sur l'informateur. Nous sommes en train de faire des recherches vidéos mais le résultat est plus que médiocre, comme nous ne savons pas comment il était habillé ce jour-là, c'est de l'ordre de l'impossible. Et vous, qu'est-ce que vous avez à donner comme information ?

– Réverdy ! Vous commencez à m'agacer ! objecta Brossart.

– Je suis comme vous, fit Laëtitia, je n'ai pas grand chose. Seulement, on soupçonne El Maleck d'être l'auteur d'un enlèvement, hier matin. Et nous ne pouvons pas exploiter les bandes vidéos puisque c'était en rase campagne, et on n'a même pas de témoignage.

– Qu'est-ce qui vous prouve que c'est lui, votre kidnappeur ? Non mais c'est vrai, fit-il au commissaire.

– Rien ne le prouve mais rien ne le prouve pas. Donc, on cherche.

– Pourquoi devons-nous collaborer ? demanda Réverdy à son supérieur Brossart.

– Réverdy ! Vous n'êtes quand même pas en train de discuter mes ordres !?!

– Non, monsieur, fit-il le regard baissé.

– Lieutenant, interpela Laëtitia à un du groupe de Réverdy, que pensez-vous de tout cela ? Pensez-vous que les quatre contacts peuvent avoir tué un collègue ?

– Nous ne sommes pas en mesure de pouvoir dire qu'untel est coupable ou non ! Ça s'appelle une enquête ! Nous n'avons aucune preuve ! vociféra Réverdy.

Brossart allait lui répondre mais c'est Laëtitia qui s'en chargea :

– Les preuves, ça se cherche. Et si on ne sait pas où chercher, on imagine des hypothèses pour nous aiguiller sur les bonnes pistes. Et il me semble que je ne vous ai pas posé la question, à vous, mais aux lieutenants.

– Les quatre peuvent avoir un sérieux mobile pour le tuer. Mais de là à dire un nom, je n'en sais rien.

– Nous n'avons aucune preuve et je n'aime pas avancer en aveugle, protesta Réverdy.

– Vous commencez sérieusement à m'agacer, commandant. Si j'avais basé ma carrière sur les preuves matérielles, je ne serai pas ici mais tout juste lieutenant. Croyez-moi, commandant, le flair, l'intuition sont les seuls moyens d'être efficace. Mais je ne vais pas vous apprendre notre métier ... Cependant, j'ai réfléchi, j'ai deux hypothèses en tête qui peuvent être toutes les deux plausibles mais de direction différente. Mais je ne voudrais pas me mêler de ce qui ne me regarde pas ...

Réverdy se tut, Barthélémy attendit patiemment pour entendre ses deux suppositions, il l'aimait bien cette commissaire, et puis, quel palmarès. Dommage qu'elle soit déjà mariée, pensa-t-il.

– Je pense, c'est moi qui affirme et sans preuve, que c'est un des informateurs qui l'a tué. Il devait suffisamment le connaître pour pouvoir le faire picoler. Après qui lui a passé la corde autour du cou ? Aucune idée, ça peut être lui-même ou le gars pisté. Et l'autre, ça concerne son entourage proche, et c'est plus délicat et personnel. Mais ce n'est pas vraiment de mon ressort. Cependant, j'aimerais avoir le nom de l'informateur, si c'est possible ?

– Pourquoi ? Vous voulez prendre mon enquête ? s'étonna Réverdy.



– Je veux juste l'informateur d'El Maleck, le reste, je m'en contre-fous. Mais si vous voulez que j'aille plus loin et plus haut, il n'y a pas de souci. Ce n'est qu'une question de paperasse.

– Non, il va vous le donner, fusilla-t-il du regard. Vous lui donnez tout ce que vous avez sur cet informateur, la vie d'un collègue en dépend !

Réverdy fit mine de ne pas comprendre et attendit la réponse de son supérieur qui lui informa que c'était un collègue qui s'était fait kidnapper, sans entrer dans les détails. Keller ne broncha pas mais elle avait pu constater que le commissaire Brossart savait que c'était son mari qui avait été enlevé. Il avait un profond respect envers elle, notamment pour le drame de Paris, il en avait eu vent mais aussi pour son calme face à la nervosité de Réverdy. Un sang froid à toute épreuve. Elle aurait pu largement inspirer quelques écrivains et scénaristes par son comportement, et tout le monde devrait en prendre de la graine, pensa le commissaire Brossart.

Laëtitia sortit des bureaux de la Crim', elle était pensive. Cette unité occupait son esprit jusqu'à ce que son portable sonne. Elle regarda le numéro qui s'affichait, c'était Fabien. Son cœur battit à toute allure, pourquoi l'appelait-il ? Etait-ce son ravisseur qui allait parler ou lui-même informant qu'il s'était échappé ? Etait-ce pour une rançon ? Une multitude de questions lui traversa l'esprit avant de décrocher ...

Fabien se réveilla en compagnie de son bourreau, il scruta son visage sans pouvoir cerner s'il le connaissait. Il en fit sa description : maghrébin typé marocain, yeux noisettes, des cheveux bruns plaqués en arrière avec une tonne de gel. Il avait des sourcils fins, de petits yeux, des joues creuses avec un menton relativement large. Il essayait de savoir qui était

cet homme, il farfouillait dans ses souvenirs les plus lointains pour trouver son nom mais son bourreau lui avoua :

– Ne cherche pas si mon visage t'est familier parce qu'il est tout nouveau. Moi-même, je me surprends parfois dans la glace, à me dire mais qui est cet inconnu. Ce visage n'a rien à voir avec celui d'avant. Et tu n'as pas besoin de savoir mon nom pour effectuer le petit travail que je t'ai réservé. Bon, tu vas appeler ta femme, elle est commissaire, pour qu'elle ait ton autorisation d'entrer en contact avec la doc'. Mais attention, pas d'entourloupe sinon je commence par buter tes enfants, ensuite ta femme, et peut-être que je te finirai. C'est clair, limpide, fluide ?

– Clair, serra-t-il les dents.

Fabien avait déjà entendu cette expression, il la garda précieusement en mémoire pour reconstituer le puzzle et découvrir la véritable identité de son bourreau. La tonalité retentit et au bout de trois-quatre sonneries, Laëtitia décrocha :

– Oui, commissaire Keller, dit-elle machinalement.

– Chérie ? C'est Fabien.

– ... Tout va bien en vacances, simula-t-elle. Alors ? Vous rentrez quand ? Ce soir ou demain ?

– Euh ... Je ne sais pas, je n'en sais rien. Je peux te demander un service sans que tu me demandes pourquoi ?

– Oui, bien sûr.

– Tu peux m'obtenir une autorisation pour que j'approche le docteur Shappard qui est en protection rapprochée ? Tu peux m'arranger le coup ?

– Oui, il n'y a pas de problème. Pourquoi ? T'es sûr que tout va bien ?

– Oui, oui, je vais bien. Romain vous donne le bonjour, moi aussi, d'ailleurs.

– OK, de toute façon, il se porte bien.

– Tu peux me faire ça ? T'es un ange, dit-il en comprenant les dires de sa femme.

Son bourreau raccrocha et lui fit une remarque en souriant :

– C'est beau l'amour, non ? Tu ne trouves pas ? Tu as visé haut, une femme commissaire, ce n'est pas mal. Et puis, elle a une très bonne réputation. Eh, oui ! Je me suis renseigné sur elle, putain elle en a fait du chemin.

Laëtitia alla directement dans le bureau de Varraut malgré Romain qui guettait son arrivée, il semblait avoir quelque chose d'intéressant :

– Bonjour, dit-elle en entrant dans le bureau.

– Bonjour ... Vous n'avez pas frappé à la porte, constata-t-il.

– Pas le temps. Il me faudrait une autorisation d'approchement pour Fabien sur le docteur Shappard.

– Mais qu'est-ce que vous me chantez, Keller ? Quel est ce charabia ? s'étonna-t-il. Je n'y comprends plus rien ...

– C'est simple, vous me faites une autorisation d'approchement du docteur Shappard pour le commandant Fabien Keller. Ce n'est pas compliqué ce que je vous demande, fit-elle tendue et nerveuse.

– Non, ça, j'ai bien compris mais pourquoi au nom de Fabien ?

– Je viens de l'avoir au téléphone. Il n'a pas pu me glisser le nombre de ces ravisseurs, ni s'il les connaissait, répondit-elle rapidement.

– Et pourquoi cette autorisation ?

– Je n'en sais pas plus, pour l'instant, je vais me renseigner après. Alors, cette autorisation, je l'ai ? insista-t-elle.

– Vous l'avez, vous l'avez. Vous avez toujours carte blanche. Cependant, vous me faites peur, dit-il calmement.

Elle sortit du bureau et alla rejoindre son équipe, elle se demandait si elle devait leur communiquer toutes les informations qu'elle détenait. Elle était comme une pile électrique, comme si elle avait mis le doigt dans la prise.

– Bon, vous avez des choses intéressantes ? commença-t-elle d'emblée.

– Oui, répondit Romain d'un ton énergique. Nous supposons qu'El Maleck s'est fait refaire le visage. Une chirurgienne renommée à Lyon, Amy Shappard, elle est sous protection rapprochée depuis quatre jours.

– Ils se sont rencontrés par l'intermédiaire de son avocat, Maître Kavinsky, continua Dulantzi. C'était des connaissances, ça m'étonnerait qu'ils s'adressent encore la parole puisqu'à cause de lui, elle est en danger de mort. C'est sympa, les connaissances. Shappard mobilise toujours dix policiers. Et la mission est classée niveau 7. Autant dire très risquée. Ça doit être flippant de savoir que sa tête est mise à prix.

– Maître Kavinsky, lui, habite dans le 2<sup>e</sup> Arrondissement. On va l'interroger ? demanda Maëva.

– Vous avez fait du bon boulot, j'apprécie. Fabien m'a téléphoné ... Il avait l'air d'aller bien. Il veut une autorisation pour approcher Shappard.

– Pourquoi faire ? s'étonna Maëva.

– Pour la tuer. Je pense qu'il a été enlevé pour ça, constata Laëtitia.

– Je ne comprends pas, fit Romain.

– El Maleck fait d'une pierre deux coups : il tue la dernière personne qui a vu son visage et en même temps il se venge. Un policier qui devient meurtrier, la presse sera ravie et détruira sa réputation en moins de deux jours. Au mieux, il

aura un blâme, au pire, il sera radié et condamné pour ce geste. Un coup double.

– C'est quoi ton idée ? demanda Guillaume.

– Il faut demander à Shappard si elle collabore ... Il faut qu'on renforce le dispositif de protection rapprochée. On récupère Fabien et on chope El Maleck grâce aux Compagnies Départementales d'Intervention et à la brigade criminelle. Et le tour est joué. Bon, ça bien sûr, c'est la version peace and love.

– Maintenant ? s'étonna Romain en voyant l'ampleur de l'intervention qui se profilait.

– Dans un futur proche, rectifia Laëtitia. Maintenant, vous allez négocier avec le service de protection, de toute façon, il faut qu'on travaille ensemble puisqu'on a un même intérêt. Moi, je m'occupe de cet avocat. Mais avant il faut que je voie mon ami Réverdy, très charmant mais casse-couille, soupira-t-elle.

Elle les avait envoyés convaincre Shappard à collaborer, Romain voulait l'accompagner mais elle avait refusé, il fallait qu'il y ait quelqu'un avec suffisamment d'expérience, et non des lieutenants même s'ils étaient aguerris. Alors Romain lui proposa Guillaume, comme s'il marchandait, mais la réponse resta inchangée.

Elle monta à l'étage pour voir les collègues de la Crim', elle n'aimait pas Réverdy, sa conception de la police n'était pas la sienne. C'était des policiers avec ce comportement-là qui ternissaient l'image bienveillante de la police.

– Qu'est-ce qui vous amène ici ? Ça ne vous a pas suffi ? C'est peut-être notre chaleureuse et tendre hospitalité ?

– Hospitalité ? Vous vous envoyez des fleurs ! C'est l'hôpital qui se fout de la charité !

– Si, c'est pour entendre ça, vous pouvez directement partir, rétorqua Réverdy.

– Oui, je peux m'en aller. Je viens par intérêt mais c'est aussi dans le vôtre.

– Comment ça ? s'étonna Réverdy. Du chantage ?

– Chantage ? reprit-elle. Vous me blessez profondément. Ce n'est pas du tout la manière dont je travaille. Si c'est la vôtre, je déplore fortement ces méthodes abjectes. Je veux monter un traquenard pour piéger El Maleck. Il faut être en nombre pour ce genre d'opération, alors j'ai pensé à vous. Mais si vous ne voulez pas participer, il n'y a aucun souci, j'irai voir ailleurs, expliqua-t-elle.

– Et pourquoi me feriez- vous cet honneur ? se méfia-t-il.

Le commissaire Brossart et le capitaine Barthélémy étaient morts de honte, Réverdy s'enfonçait de plus en plus dans sa stupidité. Mais la commissaire Keller ne se démonta pas.

– Parce que je ne suis pas bornée comme vous, je ne reste pas sur cette stupide guéguerre entre les services de police. Nous avons un même job, un même intérêt. Pourquoi se tirer dans les pattes ?

– En quoi consiste ce guet-apens ? coupa Barthélémy pour ne plus attiser le feu.

– Mon équipe renforcera la protection du docteur Shappard et de mettre en sécurité la personne qui a été enlevée. Et vous, vous chopez El Maleck, il ne devrait pas être très loin puisqu'à mon avis, il veut être sûr que le travail soit fait. La seule chose que je vous demande, c'est de le laisser à la PJ pour son interrogatoire.

– Pourquoi ? grogna Réverdy.

– Je voudrais le confondre avec son avocat. Maître Kavinsky ne peut pas sortir indemne de cette affaire.

– On est d'accord, s'empessa de dire le commissaire Brossart avant que Réverdy réponde une autre stupidité qu'il allait sûrement regretter par la suite.

Keller repartit de leur bureau, il fallait qu'ils attendent les instructions du commandant Fournier, c'était lui qui était le chef des opérations. Puis elle sortit du commissariat pour prendre une voiture de fonction et aller interroger cet enfoiré d'avocat, Maître Kavinsky. Elle se rendit à son cabinet, il la reçut sans faire de scandale, comme s'il savait qu'elle allait venir.

– Commissaire Keller, que me vaut cette visite non officielle ? ponctua-t-il en insistant sur la notion de non officiel.

– De la curiosité, peut-être. Vous êtes bien l'avocat d'El Maleck ? Vous le défendez toujours ?

– Oui, pourquoi ?

– Disons que nous le soupçonnons de pas mal de chose. Avez-vous eu des contacts avec lui récemment ?

– De quoi le soupçonnez-vous ? Je vous rappelle que je suis son avocat, je m'abstiens de tout témoignage qui pourrait nuire à mon client.

– Je vois que vous apprenez parfaitement les répliques de cinéma, ce n'est pas très novateur, tout ça. Est-ce qu'il vous a fait part de ces motivations, de ces actions ?

– Non, mais il adore la famille.

Laëtitia ne comprit pas cette parole, qu'est-ce qu'il voulait lui dire.

– Qu'est-ce que ça signifie ? Pourquoi vous me parlez de famille ?

– Commissaire Keller, dit-il sur un ton très hautain, votre réputation de pragmatique vous précède. Alors faites travailler vos neurones. Je pense que j'ai déjà assez collaboré

...

Laëtitia sombra dans la réflexion, que voulait-il dire par la famille ? Dans ses souvenirs de ses investigations sur El Maleck, celui-ci n'avait pas de famille. De quelle famille sous-parlait-il ? Son organisation ? Et puis un éclair de génie la traversa, famille par rapport à la victime, c'est-à-dire, sa famille, sa propre famille. Elle vit rouge, puis lui dit :

– S'il touche à un cheveu de ma famille, je vous jure que je vous réduirais en miettes avant même que vous puissiez dire ouf !

– Des menaces, commissaire ? Ce n'est pas très joli, je me ferai un plaisir de le faire notifier dans le P.V.

Keller n'attendait pas d'autres réponses, cet enfoiré d'avocat lui avait à moitié avoué qu'El Maleck faisait pression sur Fabien par l'intermédiaire de la famille. Elle décida de se rendre aux écoles maternelle et primaire pour savoir si ces enfants allaient bien. Elle mit la sirène et le gyrophare pour s'y rendre le plus vite possible. Si El Maleck s'en était pris ses enfants, elle le réduirait en bouillie. Mais ça lui paraissait bizarre, elle les avait emmenés à l'école le matin, et s'ils étaient sortis, de gré ou de force, la maîtresse l'aurait tout de même informée.

Quand elle les vit, elle les emmena avec elle pour être sûre qu'il n'y ait plus aucune pression. Ils étaient en sécurité.

Pendant ce temps, Romain dirigeait l'opération, c'était lui le patron. C'était à la fois grisant mais aussi très stressant, il fallait savoir gérer plusieurs personnes, et cette intervention était délicate. Selon sa supérieure, c'était obligé qu'El Maleck serait là puisqu'il voulait voir si Fabien effectuerait bien la tâche. Ils avaient en visu Fabien, il était vivant, Romain se mit légèrement en retrait, avec son bras en écharpe. Il remarqua un Mitsubishi gris passant au ralenti, il le reconnut,



c'était celui qui était derrière leur caravane. Avec la radio qu'il tenait dans sa main gauche, il informa la brigade criminelle.

– Repéré un 4x4 gris, de marque Mitsubishi, immatriculation : LK-456-GZ, véhicule suspect correspondant à celui de l'enlèvement. Vient de s'arrêter sur le bas côté droit, vers le PMU.

– O.K., nous allons nous en approcher, annonça le commandant Barthélémy par la radio et faisant signe à son homologue Réverdy d'y aller.

Ils s'arrêtèrent à quelques dizaines de mètres du 4x4 repéré pour continuer à pied. Certains marchaient le long du trottoir, deux autres sur la route, les deux commandants se firent un petit signe de la tête pour déclencher l'assaut du véhicule. Ils braquèrent leur arme vers les occupants de la voiture, Barthélémy leur cria des injonctions pour se faire comprendre. Ils firent sortir les occupants un par un pour éviter qu'ils ne s'échappent. Barthélémy se demanda s'ils n'en faisaient pas trop, il ne reconnaissait pas El Maleck, ni les autres occupants, cependant ils avaient bien des tronches de malfaiteurs. Heureusement qu'il n'y avait que trois occupants. Si c'était bien eux, les commandants et leurs subalternes étaient contents de leur prise. Opération El Maleck terminée. Pendant cette prise, Dulantzi jouait le rôle d'un membre de la protection, il devait le fouiller, il lui murmura qu'il n'avait pas de micros mais qu'un type le surveillait de près. Les policiers de la protection des témoins attrapèrent l'individu en question. Opérations Shappard et Keller terminées. Celui-ci fut quand même inquiet, inquiet pour ses enfants. Il leur expliqua que s'il n'exécutait pas cette tâche, El Maleck s'en prendrait à sa famille, d'abord à ses enfants, ensuite à sa femme.

Guillaume composa le numéro de sa patronne pour lui informer de ses derniers éléments, Fabien demanda où elle

était passée, Maëva lui répondit qu'elle était allée voir l'avocat d'El Maleck.

– Oui, commissaire Keller, répondit-elle.

– Ouais, c'est Dulantzi, tout s'est bien passé mais ton mari a peur qu'El Maleck s'en prenne à Théo et Célia.

– Non, ne t'inquiètes pas, ils sont avec moi, au commissariat ... D'ailleurs, on vous attend, dit-elle soulagée.

De retour au commissariat de la DPJ, Laëtitia serra longuement dans ses bras son mari et reconnut :

– J'ai failli avoir peur ...

– Seulement failli ? dit-il en faisant mine d'être déçu.

– Oui, d'accord. J'avoue, j'ai eu peur. Ça te va comme ça ...

– Moi aussi, j'ai eu peur.

Après quelques instants, un gardien de la paix leur informa que l'avocat, Maître Kavinsky, était mis dans la salle numéro 2. Romain et le reste de l'équipe ne comprenaient pas cette mesure restrictive envers cet avocat mais connaissant Laëtitia, la procédure était carrée. Il l'informa que dans la salle 1, il y avait El Maleck.

Elle auditionna d'abord El Maleck avec le commandant Barthélémy de la Criminelle, celui-ci commença :

– Vous avez tout à gagner, si vous coopérez, confia-t-il. De toute façon, vous êtes sûr de prendre perpète', alors à vous de voir comment vous voulez vivre en prison. Si vous voulez le modèle tout miteux ou si vous le voulez avec confort. Quoi qu'il en soit, vous allez être déféré au parquet pour tentative de meurtre et enlèvement d'un fonctionnaire de police, utilisant un moyen de pression pour qu'il exécute ce que vous lui ordonnez. Tout ça à ajouter à votre joli palmarès,

vous allez morfler, pas question d'avoir des remises de liberté, là !

– Qu'est-ce que vous voulez ?? lâcha-t-il.

– Que vous chargiez aussi votre avocat, fit-elle.

– Commissaire Keller, je suis étonné de vous voir ici. Votre mari a été bien sympa tout au long du voyage. Vous êtes en colère ? Vous ne pouvez rien me faire !

– Effectivement, je suis en colère. Mais la différence, c'est que je peux me contrôler. Je pourrais vous exploser la cervelle, si toutefois, vous en avez une. Mais la différence est que je suis un être humain et non un animal. Vous pouvez très bien garder le silence parce que Maître Kavinsky va plonger quand même, bluffa Laëtitia.

– Vous n'avez aucune preuve de ce que vous avancez, grogna El Maleck.

Sa méthode marchait à chaque fois, décharger le poids d'une dénonciation. Pour les français, qu'ils soient du bon côté ou du mauvais, ils avaient toujours scrupule à dénoncer. Ça devait sûrement remonter de la fin de la seconde guerre mondiale, la période des collabos et des règlements de compte douteux lors de la libération de la France. Keller faisait en sorte de les déculpabiliser pour qu'ils se lâchent un peu plus.

– Aucune preuve ? Au contraire. On en a à revendre. Vous et votre avocat avaient été mis sur écoute, des conversations intéressantes, brèves mais intéressantes. Il y a aussi vos mails, pas votre boîte mail officielle, vous savez, l'officieuse. C'est intéressant de fouiller, n'est-ce pas ? mentit-elle.

– Ça, c'est impossible. Vous mentez ... dit-il halluciné.

– Vous le prenez comme ça, dit-elle en se levant.

– Non ! Attendez, je vous dis tout mais ... putain, essayez d'être réglo, atténuez les circonstances aggravantes, s'il vous plaît ...

– La seule chose que je peux vous promettre, si vous me dites tout, c'est que vous allez rester en bon état. Le reste, ce n'est pas mon problème, affirma Keller.

Elle s'avança vers la porte, un coup de bluff pour mettre un peu plus le doute au mis en cause et déballer rapidement ce qu'il avait à dire, ça marchait quasiment à tous les coups :

– O.K., avoua-t-il. J'ai demandé à Maître Kavinsky de me trouver une bonne chirurgienne pour me refaire la face. Il m'a donné l'adresse, il savait que je n'allais pas la laisser vivre mais il s'en foutait. Je crois que dans un sens, il a voulu régler ses comptes.

– Et pour ton pisteur, comment tu as fait ? demanda Barthélémy.

– Je n'y suis pour rien. Je veux bien pour Shappard et Keller mais pas pour ça, non.

– Ça va être difficile, pas d'alibi, un bon mobile ...

– Il m'a dit qu'il s'en chargerait ...

– Qui ça ? demanda Barthélémy.

– Maître Kavinsky ... murmura Laëtitia.

– Oui, approuva El Maleck.

– Et est-ce qu'il vous a payé pour exécuter son plan ?

– Son plan ? Non, vous n'y êtes pas du tout ...

– Je crois que vous vous êtes fait baisé en toute beauté, révéla Laëtitia. Il voulait que vous tuiez le docteur Shappard pour une raison qui m'est encore totalement inconnue mais ... il vous a bien eu ... Il voulait tuer le docteur Shappard sans être accusé de meurtre et continuer ensuite d'exercer ses fonctions d'avocat.

– L'enculé ! s'énerva El Maleck en tapant du poing sur la table, comprenant enfin la situation.

Barthélémy était étonné, lui, il aurait coffré El Maleck et basta, sans vraiment se demander qui avait provoqué le suicide du pisteur. Dans cette affaire-là, El Maleck était seulement un pion et rien d'autre dans l'échiquier. Il était bluffé par la prestance de cette commissaire Keller.

Ils changèrent simplement de salle pour enchaîner sur l'interrogatoire de Kavinsky. Barthélémy voulut se rendre dans la salle annexe mais il y avait déjà beaucoup de monde.

– Maître Kavinsky, je vais vous parler franchement et j'irai droit au but vous concernant. Je sais que vous n'êtes pas un avocat intègre. N'essayez pas de démontrer le contraire, ce serait de la salive gâchée.

Il sourit, il se sentait invincible, intouchable et puis il ne voyait pas El Maleck le dénoncer, il nargua la commissaire d'entrée de jeu :

– Vous n'avez aucune preuve de ce que vous dites ou pensez pour m'inculper. Sachez que je nie tout en bloc. Et puis, il me semble que j'ai le droit d'avoir un avocat, si toutefois, on m'accuse de quelque chose ...

– Pour le moment, je ne vois pas l'utilité pour vous d'avoir un avocat, mais l'avocat de permanence est déjà prévenu parce que toute liste d'avocats que vous avez mentionnée à mes collègues vous a vraisemblablement lâché. Et je vous rappelle que vous êtes simplement en garde-à-vue. Faut-il que je vous rappelle le code de procédure pénale ou il n'y a pas besoin ?

– Vous vous acharnez sur moi, c'est pitoyable.

Romain entra dans la salle et posa un dossier sur la table et murmura les dernières informations à son oreille. Elle s'assit devant Kavinsky, calme, lut en diagonal le dossier et elle confirma ce qui lui avait été dit à l'oreille. Shappard et

Kavinsky avaient eu une relation qui avait duré un peu plus d'un an, elle était vraisemblablement partie pour vivre avec un autre.

– Je n'ai pas besoin de vos aveux, signala Laëtitia. Ce dossier en dit déjà assez long. Le docteur Shappard a même demandé une injonction, vous ne pouvez plus l'approcher. Et par le témoignage d'El Maleck, c'est vous qui l'avez mis en relation avec elle pour ainsi se venger et, selon lui, c'est vous qui avait tué son pisteur. Alors, vous pouvez tout nier. Je n'ai pas vraiment de preuve pour toutes les choses dont je vais vous inculper mais je pense qu'après votre radiation, ce sera en prison que vous allez habiter.

L'avocat venait de perdre son sourire et il avait seulement répondu en guise de défense mais sans en être convaincu :

– Ce ne sont que des spéculations ! Vous n'allez quand même pas croire un criminel tel qu'El Maleck !

– Nous avons plein de témoignages qui pourront le rééditer le jour du procès, celui d'El Maleck, celui de Shappard. Nous avons comparé votre ADN à celui qui était dans la pièce où le pisteur a été retrouvé mort. Et vous savez quoi, s'approcha-t-elle, il s'avère que votre ADN correspond à celui du meurtrier. Et si vous voulez vraiment, je peux vous mettre dans la même cellule de garde-à-vue qu'El Maleck. Il a des choses à vous dire, lui. – Vous n'avez pas le droit de faire ça ! affirma Kavinsky.

– Pas le droit ? Ce n'est tout de même pas de ma faute si je n'ai pas assez de cellules pour autant d'interpellés. Vous savez, notre commissariat explose les stat' d'interpellation.

– Ok, avoua-t-il, Ok. J'ai tué ce pisteur pour que Farid soit tranquille et agisse comme il l'entendait.

– Alors, pourquoi monter un scénario aussi tordu ? demanda-t-elle curieuse d'entendre la réponse. Pourquoi ne pas engager un professionnel ? Un autre de vos clients ?

– Engager un tueur ne rentrait pas dans mes frais et je ne sais pas les démarcher et puis El Maleck m'a demandé si je connaissais un bon chirurgien esthétique ... C'était l'occasion rêvée. Et en plus, il pouvait se venger de ce commandant Keller. Tout le monde aurait pu être content mais non, il a fallu que vous arriviez !

– Vous vous rendez compte que vous venez d'avouer d'être l'auteur d'un meurtre, complice d'un enlèvement et séquestration d'un fonctionnaire de police, et d'être le commanditaire de la tentative d'homicide sur le docteur Shappard ? C'est du lourd pour l'avocat qui viendra vous défendre.

Kavinsky fut ramené en cellule et avant de partir, le commandant Barthélémy présenta ses excuses au commissaire Keller, pendant que la hiérarchie se remerciait mutuellement pour cette efficace collaboration entre services ainsi que pour les arrestations d'El Maleck et de Kavinsky.

Laëtitia profita de cette fin d'enquête pour partager du temps avec son mari et ses deux enfants, elle avait failli craquer nerveusement mais tout s'était bien passé au final. Elle ne savait pas ce qu'elle aurait fait si elle avait découvert le cadavre de son mari dans une usine désaffectée ou dans un ravin. Même si elle savait qu'elle aurait eu ses deux enfants, ses collègues, ses amies, elle était fragile et elle ne voulait pas aller une nouvelle fois au Séjour. C'était déjà assez éprouvant comme ça.

Enfin, maintenant, elle n'avait plus besoin de se poser la question, Fabien était toujours vivant. Tout le monde était content.

Fabien prit un moment pour faire quelques recherches concernant sa famille d'accueil. Laëtitia arriva dans la pièce, le serra une nouvelle fois dans ses bras, lui faisant un baiser dans le cou et lui demanda ce qu'il faisait quand elle avait vu l'écran de son ordinateur. Fabien ne voulait pas l'embêter, il devait faire ça seul et éventuellement au deuxième rendez-vous, il présenterait sa femme à sa famille d'accueil.



## *11 / A deux doigts de réussir*

Lors d'une petite réunion entre femmes, Laëtitia confia que depuis quelques temps, Fabien la repoussait. Dans un premier temps, Laura chambra son amie : elle était peut-être trop possessive, étouffante mais le doute s'était installé. Fabien ne voulait plus partager, il s'était renfermé sur lui-même, partait sans rien dire et lui mentait.

— Il me ment, il me dit qu'il va boire un coup avec Romain.

— C'est peut-être vrai, défendit Laura.

— J'ai le doute. Il y a deux jours, j'ai mis les deux pieds dans le plat. Romain m'a affirmé qu'il était bien avec lui mais il était surpris. Ce n'était pas une réponse directe, il a eu un petit temps de réflexion. Là, j'ai des doutes et j'imagine plein de choses, une maitresse ... Quand je fais des allusions, il répond hors sujet. Je dors mal, je n'ai plus d'appétit ... Je ne sais vraiment pas quoi faire.

— Il n'y a plus qu'à le suivre si tu veux en avoir le cœur net, constata Marie-Line.

— Mieux, quand il dort, tu lui injectes une puce. Comme ça, tu sais où il va sans même le suivre, plaisanta Laura. Tu penses sérieusement qu'il te trompe ?

— Je n'en sais rien. En tout cas, il me ment, il me cache quelque chose.

Le commandant Marie Delbac de la Brigade de la Répression et d'Intervention avait fait une descente de police dans un « squat » où une bande de braqueurs de bijouterie shootés à la cocaïne résidaient. L'opération avait été un

véritable succès, ils avaient arrêté cette bande qui avait à son actif huit braquages en seulement deux mois sans violences. Dans le jargon policier, c'était une bonne prise.

A Lyon, dans le commissariat de la DPJ, il y avait une grande rivalité avec le groupe de la BRI sûrement dû aux chefs de groupe, Keller contre Delbac. Deux femmes à la tête d'un service dont tout les opposait ; la façon de diriger, même la conception des choses. Sans se l'avouer, les deux équipes étaient en concurrence, même s'ils n'avaient pas le même domaine, les chiffres parlaient pour eux.

Laëtitia s'en fichait royalement de cette concurrence, la seule chose qui la dérangeait était Delbac, elle n'aimait pas ses méthodes, de la brutalité à l'état pur. Keller était plutôt dans la douceur, le bluff, l'ingéniosité, faire plier son vis-à-vis psychologiquement afin qu'il avoue.

Dans les services de police, on la comparait avec la commissaire Keller mais elle était beaucoup plus borderline que Laëtitia. Elle n'hésitait pas à franchir la ligne jaune du code pénal pour obtenir des informations. Par ailleurs, les deux femmes ne s'appréciaient guère, elles n'aimaient pas être comparées l'une à l'autre parce qu'elles pensaient ne rien avoir en commun.

Un peu plus tard, en ce mercredi 21 février 2029, dans ce « squat », après cette descente de police, les lieux étaient silencieux, vides, sales. Des couvertures, des chaussettes, des vêtements troués traînaient, des vieux journaux déchirés. Le silence régnait en maître. Des morceaux de bois, de plastiques et de métaux éparpillés de partout dépérissaient dans les couloirs laissant l'endroit abandonné et désaffecté. Les cadavres de bouteilles de bière ou d'alcool gisaient sur le sol

en compagnie d'élastiques, de seringues, de cuillères anciennement chauffées. Les murs légèrement fissurés par la vieillesse étaient tous tagués. Dire que des familles entières vivaient là, c'était à peine croyable. Quelques petites flammes illuminaient encore le couloir, des papiers avaient été brûlés, signe que la descente de police venait tout juste de repartir. Ça sentait la misère et la drogue. Les vitres étaient brisées depuis un certain temps, sales et poussiéreuses. Les petites flammes résistaient, mais le froid, gelant les murs, allait gagner. Celui-ci s'incrustait partout, même dans les cœurs des personnes qui vivaient à cet endroit et qui venaient d'être délogés. Un calme plat à faire peur s'était installé.

Une personne, un homme d'une trentaine d'années, marchait le long du couloir en grelottant, il était déjà glacé. Il n'était pas étonné de ne voir personne, sans doute était-il au courant de cette descente de police ? Sa respiration faisait un brouillard épais devant sa bouche, son nez gelé était légèrement rougi par ce froid glacial. Pendant ce temps, un homme habillé en noir avec une veste classe, des lunettes sombres apparut. Il braqua son arme vers cet homme qui le devançait de quelques mètres et tira, tira à en vider son chargeur. Quinze balles atteignirent le corps de cet homme. Les corbeaux et les quelques pigeons qui mangeaient tranquillement les miettes s'envolèrent brusquement. Après ce vacarme, le silence revint et le froid recommença à geler, notamment le corps de la victime étendu au sol baignant dans son propre sang.

A quelques jours de ses trente sept ans, Laëtitia et son équipe étaient appelés sur les lieux d'un meurtre au squat Naguère. Sur place, Guillaume avait trouvé des papiers

d'identité sur la victime et fut surpris en les lisant : Dorian Neuvic, né en 1997, lieutenant à l'Office Central Délocalisé de la Répression et du Banditisme.

La légiste constata que le tueur avait pris soin de nettoyer le corps en enlevant toutes les douilles de la scène de crime. Elle pouvait dater approximativement l'heure de la mort en considérant le froid ambiant, ce matin aux environs de huit heures. Elle dénombra quinze impacts, du 9 millimètres. Tous déduisirent que le tireur se situait derrière la victime.

Cependant, cette scène de crime avait beaucoup de similitudes avec un tueur à gages, un vrai professionnel. Il vidait son chargeur de quinze cartouches, ramassaient les douilles et les ogives. Au début de l'affaire, ils avaient pensé à un médecin ou travaillant dans le médical, parce que c'était propre, fait avec une précision chirurgicale. Comme le célèbre Monsieur Propre surnommé par la presse écrite, qui s'appelait Franck Demelio. Romain raccrocha son téléphone puis il leur dit enthousiaste :

– Notre ami Demelio vient juste de sortir de prison, ça fait trois semaines qu'il est en conditionnel. On va lui rendre visite !

De retour au commissariat, ils se mirent rapidement au travail, motivés par le fait qu'il s'agissait d'un collègue. Dans ces cas-là, ils mettaient les bouchées doubles, quitte à faire deux journées en une. Laëtitia alla seule informer de la mauvaise nouvelle le commandant Fauvergue de l'OCDRB, supérieur hiérarchique de la victime pendant que le reste de l'équipe allait rendre visite à Monsieur Propre :

– Bonjour, commandant, fit-elle en frappant à la porte de son bureau, déjà ouverte.

– Bonjour, dit-il enthousiaste. Que me vaut cette visite de la PJ ?

– J'aurai vraiment aimé qu'on discute dans d'autres circonstances ... J'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer : le lieutenant Dorian Neuvic est mort ce matin.

– Merde ... dit-il en s'enfonçant dans son fauteuil pour essayer de mieux affronter cette nouvelle accablante.

– Désolée, mais c'est pour le bien de l'enquête ... continua-t-elle.

– Oui, oui, je comprends ... Faites votre job ...

– Quand est-ce que vous l'avez vu dernièrement ?

– Hier vers dix huit heures, à la fin de son service. Aujourd'hui, il était de congé.

– Seul ?

– Seul, oui. Ses collègues étaient déjà partis ...

– Est-ce que vous avez remarqué un comportement bizarre, suspect, inquiétant ?

– Pas vraiment. J'ai discuté cinq minutes avec lui avant qu'il parte. Il m'a avoué qu'il avait dû mal à se réintégrer, mais c'est normal ...

– Réintégrer ? questionna-t-elle.

– Oui, il sortait juste d'une mission d'infiltration. Et il avait un peu de mal à redevenir le Dorian Neuvic qu'on connaissait ...

– C'est-à-dire ?

– Il parlait comme lors de son infiltration, expliqua Fauvergue, son comportement était bizarre mais compréhensible. J'ai cru comprendre que sa compagne avec qui il vivait depuis un certain temps l'avait lâché, justement pour cette raison. Il était en colère contre elle, contre lui, contre la terre entière. On peut dire que depuis l'infiltration, il était parti en vrille.

– Quelle était son infiltration ?

– Il devait intégrer une bande de voleurs de tableaux prestigieux. Ce qu'il a fait à merveille mais sa réintégration n'a pas été aussi prestigieuse que sa prestation lors de son infiltration.

– Ça fait combien de temps que la mission est finie ? demanda Laëtitia.

– Deux mois. Ça fait longtemps mais bon, c'était un bon élément.

– Oui, je n'en doute pas. Et sa compagne, vous la connaissez ? poursuivit-elle.

– Non, je ne l'ai jamais vue ...

– Le squat Naguère avait-il une signification particulière pour lui ?

– Non, ça m'étonnerait. Pourquoi ?

– Il a été retrouvé là-bas. Et ... les traces laissent à penser qu'il se promenait seul dans cet endroit avant d'être abattu ... Puis-je voir son bureau ? dit-elle après un moment de silence.

– Oui, oui, bien sûr, dit-il en se levant pour lui montrer la direction. C'est celui-là ... en montrant le bureau de la main, sous les yeux éberlués de ses collègues.

– Vous permettez ?

– Faites ...

Le commandant Fauvergue expliqua à ses deux lieutenants, Giraudon et Maillard, la raison de cette fouille. Laëtitia regarda de partout, rien de suspect, rien qui pouvait la mettre sur une piste. Bien qu'elle soit concentrée sur la fouille, elle remarqua qu'un des deux collègues semblait bizarre, il était blême et avait le regard fuyant. Elle mettait ça sur le compte qu'ils venaient d'apprendre la mort d'un collègue. Cependant, elle leur demanda quand même s'ils

avaient quelque chose à dire le concernant, qu'il fallait le dire même si c'était une mauvaise chose. Il fallait que l'enquête avance et ce n'était pas pour ternir la réputation de leur collègue. La réponse fut négative et catégorique, et personne ne connaissait le nom de son ex-compagne. Elle n'en tira rien de plus, mais elle trouvait ça étrange ; sûrement parce que dans son équipe règne une toute autre entente, bien meilleure. Et, en réfléchissant bien, elle savait plus de choses sur ses collègues de la DGSi (Angéli, Santana, Galiéna et Noguera) que les lieutenants Maillard et Giraudon sur Neuvic. C'était dingue ! Elle ne reprochait rien au commandant Fauvergue, chacun dirigeait son équipe comme il l'entendait mais ce n'était vraiment pas sa manière de travailler. Elle préférerait travailler avec des amis, la famille, que des collègues : simple personne avec qui on travaille, sans plus. Pour Laëtitia, un collègue, c'était bien plus qu'une personne ; elle lui donnait sa vie, elle devait protéger la sienne et puis, c'est une personne avec qui on passe plus de huit heures par jour ! Alors autant que ça se passe bien et être des amis.

Puis elle retourna à son étage où elle apprit par Dulantzi que le commissaire principal Varrault voulait la voir, ça paraissait assez urgent. Elle frappa à la porte de son bureau, entra après son autorisation puis obéit à son invitation à s'asseoir. La mimique sur le visage de Varrault était souvent signe de mauvaise nouvelle, il parlait au téléphone et prit quelques instants pour réfléchir sur cette nouvelle. Il savait qu'elle allait mal le prendre mais il n'avait pas le choix, ça venait d'en haut.

– Est-ce que vous avez avancé sur cette enquête ? demanda-t-il après avoir raccroché le téléphone.

– On y travaille, dit-elle évasivement en sachant très bien que ce n'était pas pour ça qu'il voulait la voir.

Elle ne voulait pas de mise en bouche, il l'avait très bien compris.

– J'ai un ordre du Procureur de la République et ça ne va sûrement pas te plaire ...

– J'écoute, dit-elle en faisant une moue.

– Le Procureur voudrait, enfin, exiger que tu fasses équipe avec la BRI. Comme ils venaient de faire une descente dans ce squat, il pense qu'ils peuvent vous aider ...

– Quoi ?! Mais pourquoi faire ?! Ça sert à rien !

– Il y a peut-être un lien, supposa-t-il.

– Et alors ?! Si, à chaque fois que j'avais besoin d'une info, je devais faire équipe avec telle ou telle équipe, ça sert à rien et c'est du temps perdu ! Si ça a un rapport avec l'enquête, je les informerai mais pour le moment, rien ne nous dit que ces deux situations sont en corrélation ! Ça m'énerve, ça ! En plus, vous savez très bien que je n'aime pas les méthodes de leur chef de brigade !

– Oui, je sais. Mais ce n'est pas moi qui ai décidé, expliqua Varraut. Si tu as des remarques à faire, dis-les lui directement.

– Les ordres sont les ordres, grommela-t-elle en sortant du bureau.

Laëtitia s'exila dans son bureau pour examiner les dossiers des collègues de la BRB qui venaient les renforcer dans cette affaire de meurtre. Elle aimait bien savoir avec qui elle bossait, ce n'était pas du tout du flicage, c'était simplement de la curiosité professionnelle. Et puis elle aimait bien connaître les personnes, leurs qualités, ce qu'elles valaient sur le terrain ; même si pour certaines, leur carrière en tant que policier venait juste de débuter.



Et puis comme ça, elle pouvait faire des binômes selon les affinités, cela évitait tout désagrément. Par exemple, elle savait parfaitement que Fabien ne voulait faire équipe avec aucune personne étrangère de l'équipe. Et le lieutenant Mendel semblait avoir les mêmes qualités et la même fonction dans le service que Dulantzi, à savoir des talents d'informaticien.

Elle ne put s'empêcher de regarder le profil de leur supérieure, le commandant Marie Delbac. Il fallait reconnaître qu'elle avait fait un joli parcours, cependant c'était nuancé par des lettres d'avertissements et de blâmes.

Laëtitia n'avait presque jamais eu de blâme, un seul, parce qu'elle avait perdu sa carte de police. Enfin, c'était des collègues qui lui avaient fait une blague de mauvais goût mais depuis ce jour, elle avait tout le temps sa carte sur elle, en permanence.

Elle trouva bizarre de voir l'équipe revenir aussi tôt et sans le mis en cause, elle descendit les voir pour avoir des explications :

- Imparable, fit Fabien sans en dire plus.
- Il est innocent, il est innocent ..., fit Guillaume.
- On ne pouvait pas faire pire, renchérit Maëva.
- Vous pouvez m'expliquer pourquoi vous revenez bredouilles ? Il n'était pas chez lui, à son adresse ? C'est une adresse bidon, c'est ça ? demanda Laëtitia curieuse.
- Ce n'est pas notre homme, expliqua Fournier, depuis qu'il est sorti de prison, ça fait trois semaines, il a le bracelet électronique de rayon restrictif. Ça ne doit pas être marrant, pour faire les courses, il doit demander une autorisation spéciale pour aller plus loin que son domicile. Nous avons contacté son agent de probation et la dernière fois qu'il est